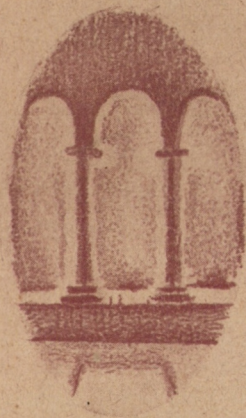


LES ARCADES. — 1

COLLECTION DIRIGÉE PAR R.-L. BRUCKBERGER

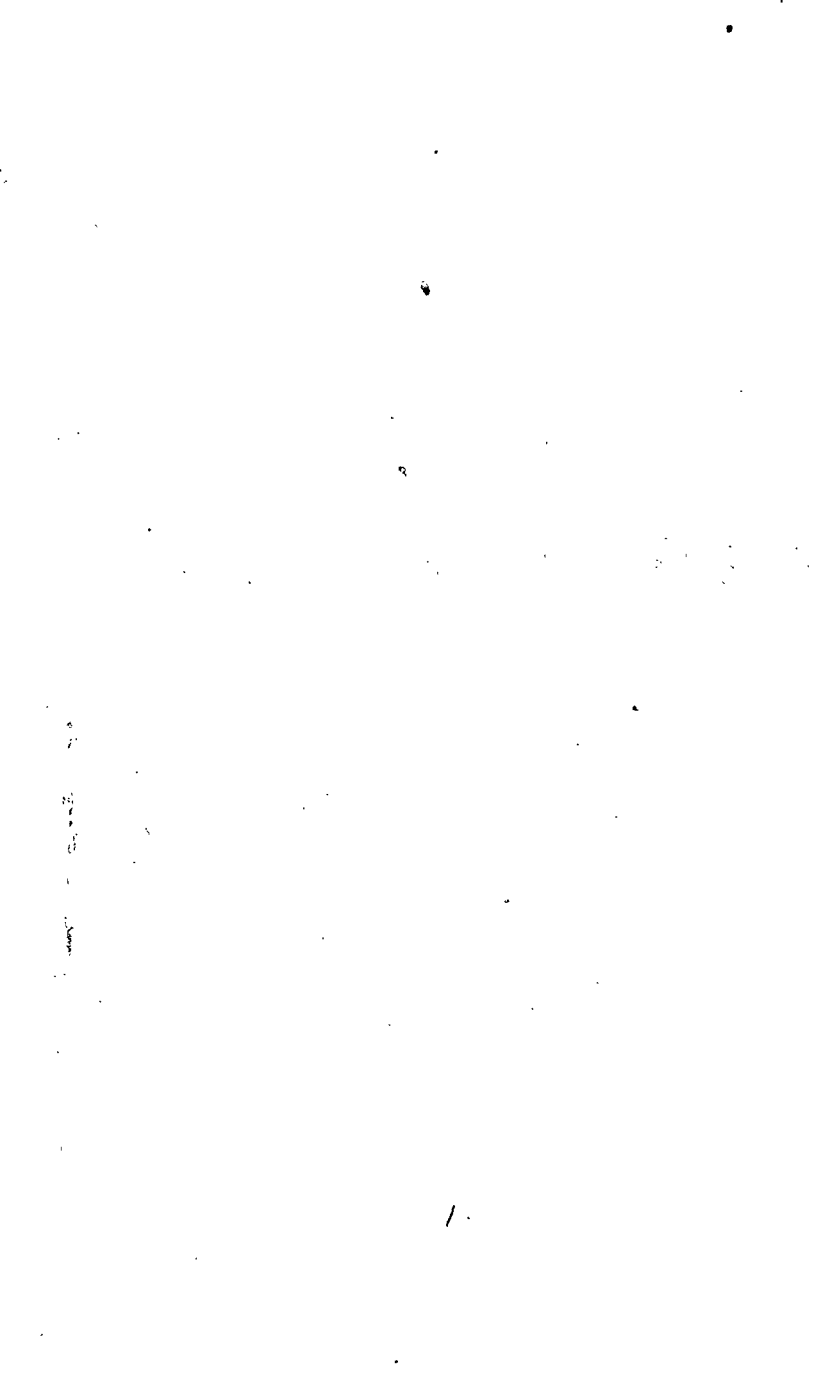
JEAN GERSON

INITIATION
A LA VIE MYSTIQUE



nrf

GALLIMARD





Nihil obstat :

FR. FRANCISCUS VALETTE, O. P.

Imprimatur :

AUGUSTUS GAUDEL
Episcopus Forojuliensis
19 Februarii 1943.

Tous droits de reproduction, traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1943.

PRÉSENTATION DES ARCADES

Ces deux traités mystiques de Gerson ouvrent une nouvelle collection, LES ARCADES. Le projet de cette collection remonte à l'année 1938 et, dès ce moment, le plan en a été tracé avec l'éditeur. La guerre a porté de grands retards et des restrictions à sa réalisation. Aussi bien l'édition rencontre actuellement trop de difficultés pour que nous puissions loyalement formuler des promesses. Et puis à quoi bon des programmes? Le public est juge à chaque instant de ce qu'on lui présente. Il appréciera notre dessein au fur et à mesure des volumes que nous lui offrirons.

Il n'est pourtant pas inutile d'expliquer nos intentions et de définir l'emplacement précis de cette nouvelle collection. Elle se situe exactement dans la lumière et à l'étage de la civilisation chrétienne. Le christianisme en effet peut être envisagé sous un double aspect. D'abord et principalement, il est une religion révélée par Dieu, une doctrine valable pour le salut éternel des âmes qu'il illumine dès ici-bas par une clarté surnaturelle, qu'il fortifie par la grâce, qu'il achemine à travers la vie et la mort et par le moyen d'une conformité aux états du Christ, à la maison du Paradis. La communauté des âmes ainsi rachetées et gouvernées, c'est l'Église, militante ici-bas, triomphante au-delà.

Le Christianisme n'est pas seulement un fait divin et surnaturel. Parce qu'il s'adresse aux hommes et qu'il

a été établi par un Homme-Dieu, il est aussi un fait humain. Il est même le fait culminant de toute l'aventure humaine. A ce titre il a aussi une densité, une valeur spécifiquement humaines. Il existe comme un fait historique, même du seul point de vue de l'observateur profane. Il représente dans le développement de l'histoire une force, susceptible de qualifier de manière très précise non seulement le comportement moral des individus et des sociétés qu'il touche, mais encore toutes les manifestations de l'art, de la littérature, et même de la politique, toutes les catégories de la pensée et de l'action. A certaines époques, en certains pays, la France en particulier, il a été adopté comme principe immédiat d'organisation temporelle. La Chrétienté française médiévale considérait l'Évangile comme une sorte de Charte, politiquement valable, et qui n'a été remplacée que très tard par la « Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen », où d'ailleurs il serait encore possible de discerner des influences chrétiennes déviées.

C'est à ce point d'insertion du Christianisme dans la culture que se situe la présente collection. Le Christianisme est alors considéré, moins dans sa vérité surnaturelle offerte aux hommes de bonne volonté, que dans sa ressource prochaine de restauration de l'homme en son équilibre propre. Tout fait chrétien est ambivalent. Il a d'abord une signification intérieure au Christianisme et qui se justifie totalement au dedans même de cette doctrine. En ce sens les deux traités mystiques de Gerson ont valeur d'enseignement théologique. Et en outre ils sont un événement littéraire français. Avant Calvin, Gerson a haussé la langue française à l'expression littéraire des notions théologiques les plus élevées. Les grammairiens et les historiens de la langue auront raison de s'intéresser à cet événement. Il nous intéresse, nous, parce qu'il est encore, et

en tant même qu'événement littéraire, un événement chrétien. Pour la première fois notre langue sert de véhicule à la Sagesse théologique. Cette prise de possession est une conquête chrétienne, dans un domaine qui n'est pas celui de la vérité formelle, mais qui le touche immédiatement. On sait l'importance en toute conquête des voies de pénétration et des nœuds de communication. Quand le Christianisme conquiert un nouveau moyen d'expression, il s'établit à un carrefour d'où il rayonne vers des sensibilités et des intelligences d'hommes. C'est pourquoi, malgré la brièveté de ces deux traités, leur édition en tête de cette collection a une signification typique.

On peut renverser la proposition et dire qu'en climat chrétien tout fait humain est ambivalent. « Phèdre » est un événement littéraire, le plus haut peut-être de notre art dramatique. Il n'a échappé à personne que, sous les péripéties du drame mythologique, se déroule le brutal conflit des concupiscences avec la grâce. Une « théologie » de l'œuvre racinienne prendrait aisément sa place dans cette collection.

Une sainte Jeanne d'Arc, dont la vocation surnaturelle se place sur le plan du salut temporel de sa patrie, illustre par un cas pur le retentissement du Christianisme dans l'humain. Mais il n'est pas que Jeanne d'Arc. Il y a les trahisons de l'idée chrétienne, ses avilissements et ses déformations. Il est des situations où l'absence du Christianisme est un désordre humain aussi criant qu'est éclatant son rôle positif en d'autres cas : ainsi en est-il de la philosophie du libéralisme économique, ou de telles autres idéologies sociales.

LES ARCADES ont pour but de donner au public un ensemble de volumes qui représenteraient au bout de quelques années une somme de la pensée chrétienne traditionnelle. Négligeant les recherches et les discussions de détails

ou trop techniques, nous irons délibérément à la substance du Christianisme, à ces mystères de la destinée humaine (la vie et la mort, la joie et le malheur de l'homme, le temps et l'éternité, Dieu et sa création) sur lesquels la tradition catholique projette une lumière précise et loyale.

Le caractère de cette collection est celui d'une large divulgation. Pour chaque volume les conditions de science requises seront assurées, mais l'expression de la doctrine devra rester la plus humaine possible. Le contact vivant du Christianisme avec la culture et le langage quotidien caractérisait les époques de haute civilisation chrétienne. De nos temps, cette osmose a été retrouvée — et en d'éclatants chefs-d'œuvre — dans les domaines de la poésie et du roman. Il est urgent qu'elle s'étende au domaine théologique et philosophique, où d'ailleurs elle est déjà amorcée. La difficulté est ici l'expression. La révélation chrétienne a tout dit sur la destinée de l'homme. La vérité de l'Homme est une fois pour toutes contenue dans nos livres Saints et dans la tradition catholique. Mais souvent elle y est enfouie comme un trésor de monnaies anciennes qui conserveraient toute leur valeur intrinsèque, sans garder leur puissance d'échange actuel. Le travail de renouvellement littéraire est à refaire à chaque génération. En France, Bossuet, Chateaubriand, Lacordaire l'ont tenté avec des fortunes diverses, chacun pour son temps. La condition est moins celle du talent et du génie, que celle d'une présence attentive, ouverte à tous les vents de l'anxiété et des exigences des hommes. Il faut traduire, sans la trahir, en leur langage une vérité qui ne dépend pas d'eux et qui, parce qu'elle demeure au-dessus d'eux en son inflexibilité permanente, leur offre un point d'orientation assuré.

Nous croyons qu'aujourd'hui une œuvre si vaste et

d'une telle complexité, placée au point de tangence du Christianisme avec la culture, ne saurait être menée à bien sans une étroite coopération d'écrivains dont les uns sont par vocation appliqués à scruter l'intelligibilité du donné révélé, et dont les autres sont par état engagés dans les conditions concrètes et présentes, où se posent les questions que s'est toujours posées la race humaine. Sa dignité même est de se les poser. Le rôle des chrétiens est d'y répondre, mais pertinemment.

Ce premier volume ouvre la section des textes. Il est prévu d'autres sections. Il est prévu surtout que la fortune sourie aux audacieux.

FR. RAYMOND-LÉOPOLD BRUCKBERGER.



PRÉFACE



Y a-t-il jamais eu des « siècles de foi » ?

Le XIV^e finissant offrait au chrétien un spectacle navrant.

Le roi Charles VI, depuis le coup de soleil de 1392, ne retrouvait sa raison que par intermittences. Les ducs ses oncles se disputaient le gouvernement : ils dévoraient, chacun au profit de son ambition, de son appétit et de son faste, les ressources du pays. Dans ce répit entre deux périodes de ce qu'on nomma plus tard la guerre de Cent ans, ce n'était, à la Cour et dans les hôtels princiers, que folles plaisances et fringale de choses jolies, à grand coût : vaisselle, tapisserie, ciels tendus, vins, viandes, pierreries. Les seigneurs étaient plus occupés de la forme de leurs vêtements que d'aucune affaire sérieuse. Etre agréable aux dames leur semblait le premier devoir.

Or Ysabeau donnait le ton avec ses paillardes femmes et diffamées. Les plus raffinées ne parlaient que de puits d'amour, rondeaux, ballades, lais, virelais. Le Roman de la Rose, sceptique et libertin, faisait fureur. On avait pratiquement oublié, dans ces parties hautes de la société, les vérités dogmatiques et morales.

De cette fièvre de jouissance un certain Paris profitait. Le commerce de luxe était prospère. Les « enflés » affichaient leurs nouvelles fortunes. Même les artistes trouvaient leur vie. Il est des manuscrits sur vélin, de somptueuse apparence, vignettes, miniatures, grands et beaux caractères, dont le texte exécrationnel prouve qu'ils étaient destinés à la montre plutôt qu'à la lecture.

Le monde savant se donnait des joies à son goût. Paris était l'Athènes du Nord. L'Université et ses collègues regorgeaient de maîtres et d'étudiants. Jamais on n'avait vu autant d'artiens, de théologiens, de docteurs. Mais, au lieu de quérir la connaissance de Dieu, on voulait surtout se faire valoir. De là des problèmes singuliers sans réalité, de vaines curiosités, des termes inventés, un culte de l'obscurité, un engouement pour les philosophes païens, des citations sans besoin, et puis un esprit de contention et de pertinacité, une concurrence entre les moines et les séculiers; bref l'oubli de la seule fin nécessaire et de la saine religion.

De ce luxe intellectuel ou matériel, les frais étaient faits par le pauvre peuple. Taille, gabelle, fouage, quatrième, éperons du roi, ceinture de la reine, truages, chaussures, passages, s'abattaient sur lui. Cela à peine payé, venaient les gens d'armes, qui happaient le reste. Se plaindre? A quoi bon, quand juges, avocats, procureurs, multipliés et trop souvent changés, ne cherchaient aussi qu'à emporter leur part. Alors on fuyait, comme brebis devant les loups. « Nous aimons mieux errer et mendier que labourer sans rien avoir », disaient les fils, et les bonnes gens froissés de vieillesse restaient seuls à tirer à la charrue, et les petits à crier à la rage de faim. Après quoi, d'horribles mortalités sur enfants, hommes et bêtes, par faute de nourriture ou par mauvaise nourriture! Pis encore, de peur et d'angoisse continuelles, « plusieurs sont chus en désespoir et se sont occis ».

C'est que, là aussi, on est loin du christianisme : ignorance et superstitions. Quand les médecins de Montpellier soignaient par amulettes, cachets et figures magiques, le simple peuple n'était-il pas excusable d'accueillir avec passion toutes sortes de prophéties, d'observer peureusement les lunes et les astres, et de

croire à la prochaine fin du monde? Mais où donc était la véritable religion?

Tout cela n'était que misères matérielles, ou partielles, de ce bas monde, dont on eût pu se consoler. Un mal absolu et touchant aux principes écrasait tous les humains. L'Église unique de Dieu était déchirée : un pape à Rome, un pape en Avignon; des cardinaux, des évêques avec l'un et avec l'autre, se jetant l'anathème. Bien des sacrements étaient en jeu : quand les adhérents de Benoît XIII étaient excommuniés par Boniface IX, et ceux de Boniface par ceux de Benoît, où étaient les mariages valides, les absolutions sûres? Ou bien ces excommunications étaient-elles sans effet? Depuis 1378 ce scandale durait, et nul ne pouvait le faire cesser. Jamais situation ne s'était vue aussi accablante. C'était à désespérer non plus des hommes, mais de Dieu. Nous nous demandons aujourd'hui comment la foi et la raison des vivants de cette époque ont pu y résister.

Tout à la fin du siècle, le mal universel semblait atteindre son apogée. Du dehors même, la chrétienté était menacée. Bajazet et ses Turcs approchaient. La dernière croisade avait abouti à Nicopolis à un immense désastre : après la nouvelle apportée dans la nuit de Noël de 1396, on n'entendait que pleurs et gémissements, et services funèbres. En 1398, le pape d'Avignon, Benoît, refusant d'abdiquer, un synode réuni à Paris décida, et le roi édicta ensuite, que la France lui retirait son obédience, au spirituel comme au temporel. Cette fois, c'en était fait. Plus d'Église catholique : chaque État allait avoir son Eglise nationale sous la tutelle du pouvoir civil. En 1399, commencèrent de terribles inondations, suivies vers le mois de novembre d'une mortelle épidémie. La capitale fut désertée : entre autres, comme dit Christine de Pisan, « l'étude de Paris se partit ».

* * *

Le chancelier de l'Université de Paris, le plus illustre personnage du monde pensant, le guide moral du clergé était alors Jean Gerson, docteur de Navarre, aumônier du duc de Bourgogne, doyen de Notre-Dame, prédicateur de la Cour, des principales paroisses et des grandes solennités. Professeur, écrivain, administrateur, il n'oubliait jamais, dans ces charges et ces honneurs, deux vérités : l'Évangile et le simple peuple.

Lui-même était issu de « gens de village et de labourage ». Loin de se détourner de cette origine, il assumait en qualité d'aîné la direction continue de ses frères et sœurs, de ses sœurs surtout : s'il ne pouvait faire le voyage de Champagne, — le hameau de Gerson étant près de Rehel, — il envoyait des lettres. Mais, à travers ses parents, il apercevait toute une foule de chrétiens qui ne savaient ni latin, ni théologie, et qui peinaient durement, sans moyens de tirer leur âme de l'ignorance, de la grossièreté et du péché. Il avait conscience que tout son bien-être matériel, moral, et spirituel même, de prêtre et d'intellectuel, il le devait au labeur des autres, et il estimait que toute science était vaine qui finalement ne servait pas à rapprocher de Dieu le commun des fidèles. Tout ce qui lui semblait s'éloigner de ce but lui était insupportable : l'oisiveté chez les pasteurs, l'égoïsme des chapitres, le bavardage creux de certains docteurs, le mysticisme aux voies exceptionnelles de quelques-uns, sans parler des vices plus caractérisés.

Chancelier, il se jugeait impuissant à réagir : s'il critiquait, on se riait de lui, on dénaturait ses paroles, on calomniait ses actes ; s'il prêchait, on l'écoutait par curiosité et sans fruit. Il était obligé parfois, pour éviter le pis,

de conférer des grades à des ignorants, d'entendre sans protester de fâcheuses doctrines. Son âme tendre et scrupuleuse n'en pouvait plus : il disait mal ses messes. Nouvel Ezéchiel, il était tenté de désespérer de la sagesse des hommes, il ne lui restait plus qu'à pleurer sur leurs erreurs et leurs emportements. Bref, aux abords de la quarantaine — il était né en 1363 —, Gerson aspirait à la retraite; sa raison lui montrait le devoir d'agir cependant. Il prit un moyen terme, et décida d'aller à Bruges remplir ses fonctions de doyen de St-Donatien.

Il avait déjà fait dans cette ville deux courts voyages, en 1396 et 1398. En juin 1399, on l'y retrouve sérieusement installé. Bruges, avec son port et son avant-port, outre la cité, était encore un centre européen d'industrie, de commerce, de change et de banque, une ville internationale. Ce bruyant entourage ne semble pas avoir troublé Gerson. Il ne montre même pas de curiosité pour les béguinages. Il consacre son activité à l'administration de son chapitre. Après quoi, il jouit de ses loisirs. Libéré des responsabilités qui lui pesaient, il peut enfin rentrer en soi-même. Pour la première fois, il peut joindre à la vie active la vie contemplative, ce qui est son idéal. Il s'élève dans la Mystique.

Pour Gerson, la Mystique n'est pas un refuge. Il ne lui demande pas un remède contre les déboires de l'existence ou les grossièretés de la vie. Il ne recourt pas non plus à ses intuitions par fatigue ou désespoir des tâtonnements du raisonnement. Nul romantisme, pas l'ombre de fidéisme. Mais la fin dernière de l'homme, comme de toute la création, étant le retour à Dieu, l'union réelle avec Dieu, la théologie elle-même est creuse si elle n'aboutit à cette union. La théologie scolastique est le commencement; la théologie mystique est le couronnement. Plus exactement, la théologie n'est qu'une voie

utile et légitime : la voie des doctes. Elle ne peut pas être la seule, puisque à l'union avec Dieu les simples aussi sont appelés. Leur voie à eux, puisque ce ne peut être la connaissance intellectuelle, ce sera la connaissance affective. Si la première doit à son terme se résoudre en amour, la seconde, plus naturellement encore et plus directement, y mène.

Gerson s'est donc assigné une double tâche. D'une part, dans la théologie et dans son enseignement, il va tâcher d'introduire cette orientation mystique : à la science souvent desséchante, il va marier le sentiment et la sagesse qui en feront une vivifiante sagesse. Il va construire cette Théologie mystique qui, dès son retour à Paris fin 1402, fera l'objet de ses leçons, et donnera en 1408 la matière d'un ouvrage fondamental.

D'autre part, aux simples il s'agit de découvrir les merveilleuses possibilités qui leur sont offertes et que, dans leur ignorance, ils n'aperçoivent point. Il faut leur rappeler que la perfection est pour tous, sans distinction de condition, ni de sexe, ni d'âge. Il faut leur procurer le minimum de science qui, joint à la pratique des vertus théologiques, les haussera aussi à la divine Sapience.

Désormais dans sa vie ces deux activités pédagogiques iront de pair. Il ne cessera de composer des traités savants en latin pour le public universitaire, et des ouvrages de spiritualité, des exposés d'un chapitre de doctrine, de modestes « tracts » en français, et parfois en vers, pour ses sœurs, pour les femmes, pour les enfants, pour les simples gens sans lettres. S'il a une prédilection, c'est pour ceux-ci : ce premier théologien de son temps achèvera ses jours en faisant le catéchisme, et le De parvulis trahendis ad Christum sera son œuvre ultime.

A Bruges, il annote la Hiérarchie céleste de l'Aréopagite : c'est que « le grand Denis, disciple de Paul »,



LES ARCADES. — 1

COLLECTION DIRIGÉE PAR R.-L. BRUCKBERGER

LES ARCADES ont pour but de donner au public un ensemble de volumes qui représenteraient au bout de quelques années une somme de la pensée chrétienne traditionnelle. Négligeant les recherches et les discussions de détail ou trop techniques, nous irons délibérément à la substance du Christianisme, à ces mystères de la destinée humaine, sur lesquels la tradition catholique projette une lumière précise et loyale.

Pour chaque volume les conditions de science requises seront assurées, mais l'expression de la doctrine devra rester la plus humaine possible. Le contact vivant du Christianisme avec la culture et le langage quotidien caractérisait les époques de haute civilisation chrétienne. De nos temps, cette osmose a été retrouvée dans les domaines de la poésie et du roman. Il est urgent qu'elle s'étende au domaine théologique et philosophique, où d'ailleurs elle est déjà amorcée. .



En préparation :

LA VIE DES SAINTS

du Révérend Père Ribadeneyra

traduction française du XVII^e siècle
revue et augmentée sous la direction de R.-L. Bruckberger

L'Imprimerie Moderne, Montrouge

Extrait de la publication